

L'Arrière-pays

Elvis Peeters

An extract pp. 7-22

Original title De Ommelanden
Publisher Podium, 2019

Translation Dutch into French
Translator Noëlle Michel

© Elvis Peeters/Noëlle Michel/Podium/Flanders Literature – this text cannot be copied nor made public by means of (digital) print, copy, internet or in any other way without prior consent from the rights holders.

p. 7-22

I

Qu'est-ce qu'un être humain ?

J'en suis un, vous aussi, et nous en connaissons tous quelques-uns que nous aimons, mais au-delà de ça ? Une définition abstraite, générale de l'être humain, qu'est-ce que ça nous apporterait ? Il n'y a tout simplement pas assez de nourriture, pas assez d'eau, pas assez d'espace, pas assez de culture, d'intelligence pour considérer comme un être humain tout ce qui ressemble à un être humain.

Nous nous sommes trop longtemps basés sur de fausses prémisses. Nous ne sommes pas supérieurs à la nature, nous en faisons partie. Nous devons oser le reconnaître. Et la nature est cruelle, elle n'a rien de doux, quels que soient la beauté ou le charme d'un jardin fleuri, d'une nuée de papillons ou d'un chaton. La Terre gémit.

Suis-je le berger de mon frère ? Oui, et celui de ma sœur. Mais tout le monde ne peut être mon frère ou ma sœur. Nous sommes des mammifères, comme les tigres et les bovins et les singes. Des animaux grégaires. Et tout le monde ne peut pas faire partie de notre troupeau. Une fois qu'on a compris ça, la vie devient facile. Nous n'avons pas à dicter une manière de vivre aux autres, nous devons vivre notre propre vie. Comme des mammifères, dans notre horde, notre troupeau.

Les Lumières ont trop élargi notre conscience, elles ont imposé leur carcan à nos connaissances. Il n'existe pas de morale universelle qui servirait de fondement à nos actions. L'humanité l'a recherchée pendant des siècles, mais nous n'avons pas la moindre base sur laquelle nous appuyer pour faire sortir le monde de ses gongs. Notre morale est un levier qui repose sur du vide. La morale, c'est du vide.

En effet, n'est-ce pas là un soulagement ?

Devons-nous pour autant nous entre-tuer ? Certainement pas. Tuer son semblable demeure un meurtre. Nous ne touchons pas à cette définition. Les lois se basent sur l'intérêt général, là où il croise les intérêts particuliers. Cependant, à un moment donné, il ne reste plus assez d'intérêt général pour que chaque individu puisse encore le revendiquer : nous sommes tout simplement trop nombreux.

II

Merde, cette guimbarde refuse de démarrer.

Toujours rien. Encore un essai. Rien, pas même un déclic, me voilà assise au volant d'une saloperie inerte.

Bordel !

Chier. Voyons la notice. Niveau d'huile OK. Assez d'essence dans le réservoir. Pas de surchauffé du moteur.

Et maintenant ?

Attendre ?

Braver la chaleur. Si tôt le matin, et pour combien de temps ?

Quelqu'un finira bien par passer. Sinon, pourquoi y aurait-il une route ? Une route misérable, poussiéreuse, qui traverse un paysage vaste, certes, mais inculte, ingrat, égratigné.

Évidemment, je n'ai pas de réseau. Dire que ce genre d'endroits existe encore ! L'économie ne tourne plus dans ce trou perdu. Correction : l'économie a émigré, cette région a été abandonnée en connaissance de cause, pas de médecin, pas d'infrastructures, on doit tout résoudre par une bonne dose d'amour, de patience et d'incompréhension. Ici et là un maigre verger, quelques cultures assoiffées, des plantes rabougries, une charrue à l'arrêt entre les cailloux, ou bien le fermier est mort ou bien la bête de trait, en tout cas ça fait un estomac de moins à remplir. Le territoire se vide. Travailler la terre pierreuse avec une binette et un âne, enfouir quelques noyaux d'olive dans le sol, déplacer l'ombre, qui tiendrait bon ? Aucune maison aux alentours, avec qui dansent les jeunes, ici ?

J'espère que quelqu'un surgira bientôt, car par cette chaleur, ils ne patientent jamais longtemps avant la mise en terre. Un homme, cinquante-deux ans d'après les registres, je ne sais rien de la cause du décès, ils ne me l'ont pas donnée. Le taux de mortalité est élevé. Ceux qui restent attendent.

Pour moi, c'est une mine d'or, comme auparavant Lampedusa. Il ne se passe rien pendant des jours, jusqu'au moment où j'entre en action. Parfois, ça n'aboutit même pas. Mais un billet de banque fait des miracles.

Je tente de me rendre aussi invisible que possible, je ne veux pas avoir l'air d'un vautour. Je passe la majeure partie de mon temps à la Ferme aux pierres, la maison isolée d'une vieille veuve, où je suis arrivée le jour de la mort de son époux. Les ennuis avaient commencé quelques semaines plus tôt, m'a-t-elle raconté : quand l'homme parlait, ses poumons sifflaient. Il avait parlé de moins en moins, mais le sifflement était resté. Il s'élevait dans la nuit, monotone, rien à voir avec le chant d'un rossignol. Ce matin-là, le sifflement s'était arrêté, l'homme était mort. Je suis arrivée alors qu'elle changeait les draps. Elle avait enveloppé son mari dans une couverture élimée, elle a dit qu'elle l'avait aimé, surtout les dernières années, une fois les enfants partis, elle n'aurait pas su quoi faire d'autre.

J'ai demandé si je pouvais le photographeur.

Elle a acquiescé et défait la couverture.

J'ai besoin d'être seule, ai-je ajouté. Nouveau hochement de tête. Un peu plus tard, je l'ai entendue pincer le pis de la chèvre pour la traire, une bête maigre qu'on maintient en vie avec quelques chardons dans un enclos attendant.

L'homme a été enterré le jour même. Je suis restée à l'écart.

Ensuite, la veuve m'a proposé de m'héberger. Une semaine après, je lui ai donné la photo. Elle l'a accrochée dans un coin sombre, loin de la fenêtre. Je me suis installée dans une chambre sous le toit où les enfants avaient dormi autrefois. Elle les avait prévenus, m'a-t-elle affirmé, peut-être par l'intermédiaire du prêtre, mais aucun des deux ne s'est présenté. Plus tard non plus. À quoi bon revenir ici ?

Dans ces villages et hameaux se promène un tas de squelettes avec juste assez de chair pour y faire circuler du sang. Personne ne lâcherait un centime pour eux. Alors ils me laissent volontiers photographier leurs cadavres quand je débourse un peu d'argent. Ils pensent que c'est pour un projet scientifique. Je ne les détrompe pas.

*

Peut-être l'ont-ils tout de même percée à jour, cette femme à l'appareil photo qui surgit là où l'on meurt. Malgré sa retenue, sa prudence et ses gestes naturels, il y a ces petites choses, négligences, inattentions, qui la trahissent. Elle-même ne s'en rend pas compte parce qu'elle regarde à travers l'objectif, réajuste un pan de chemise usée, referme une veste.

Les habitants taciturnes, accablés par leur chagrin pour le défunt, ou par leur crainte de le rejoindre, s'en aperçoivent, se le font remarquer, en silence, et fourrent rapidement dans leur poche l'argent qu'elle leur tend.

Comment peut-elle se croire invisible ? Ce n'est pas un ange.

À présent, elle attend, seule dans sa voiture inerte. Les deux portières sont grandes ouvertes, comme des ailes incommodes et trop courtes. Elle farfouille dans sa sacoche, en extrait son appareil photo. Elle repère du mouvement au loin, dans la plaine rocheuse. Difficile de dire s'il se rapproche d'elle ou s'éloigne. L'objectif de son appareil peut l'aider à y voir plus clair.

Elle regarde, zoome et croit distinguer un petit cortège, six hommes qui portent un cercueil et quelques personnes qui se traînent derrière. Un convoi funèbre qui rampe dans la poussière comme une chenille, voilà ce qu'elle pense discerner. C'est trop loin.

Elle scrute le reste de la plaine dans l'espoir de découvrir un cimetière, une ferme ou un hameau. Ce cortège doit bien venir de quelque part, se rendre quelque part. Cependant, elle ne trouve aucun point de repère digne de ce nom. Le zoom de l'objectif a ses limites. La distance est trop grande pour révéler les détails de la scène et des alentours. Quoi qu'il en soit, le cortège n'avance pas dans sa direction.

Domage.

Elle scrute l'horizon.

Une occasion manquée, songe-t-elle.

*

Personne pour me porter secours. Dois-je jeter de la poussière en l'air, la faire tourbillonner pour attirer leur attention ? Mais ils ont probablement tous les yeux rivés au sol, à l'affût de l'inattendu, quelque chose de comestible, une pièce de monnaie perdue ou encore un objet qui pourrait s'avérer utile. Leurs préoccupations portent sur leur environnement immédiat. Leurs pensées ne se tournent plus vers la capitale et les responsables politiques aux manettes. Leur région fait toujours partie du territoire, mais plus du pays. On n'y perçoit quasiment plus d'impôts et les allocations ne sont plus versées. Ces gens se sont endurcis, ils savent se débrouiller tout seuls.

Combien de temps vais-je encore devoir traîner ici ? Tôt ou tard, quelqu'un finira bien par passer par là. Bientôt, ça ne vaudra plus la peine de reprendre la route. Ils ne m'attendent pas pour l'enterrer.

*

Elle joue les dures à cuire, et elle l'est dans une certaine mesure, mais en réalité, c'est une femme dont on peut briser la nuque d'un simple geste. En rassemblant toutes les histoires que l'on connaît sur elle, nous pouvons à peu près deviner ce qu'elle recherche, avec son appareil photo. Mais pourquoi elle le fait, voilà qui nous dépasse. Elle est l'une des rares personnes de la région qui n'ait pas la cinquantaine ou bien plus. Nous devons la ménager. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle sera repartie.

Pour l'instant, elle ne bouge pas d'un pouce, elle patiente jusqu'à ne plus pouvoir tenir en place. Elle est fascinée par le cortège, avons-nous d'abord pensé. Encore un décès, ça n'arrête pas. Le deuxième au village, cette semaine. Pas de panique, cependant. Nous avons encore des morts en réserve pour un paquet d'années.

Nous ne nous dévoilons pas comme ça. Nous savons que nous dépendons entièrement de nous-mêmes. Ici, on compte chaque côte, chaque patte. Il faut travailler chaque jour. Faire bouillir la marmite. Nous

sommes nés ainsi, nous devons manger et respirer. Il n'y a pas de place pour Dieu. De temps à autre, on nous annonce la naissance de petits-enfants. Dans une ville où nos familles trouvent tout juste assez pour que la mère puisse allaiter et le bébé boire du lait. Souvent au-delà de la frontière. Dans un pays dont nous ne rêvions jamais jadis, quand nous aurions encore eu la possibilité de nous y rendre nous-mêmes.

Contrairement à nos enfants, nous avons appris que, tout bien considéré, il ne faut pas grand-chose pour vivre.

Ce n'est pas une vie, disent-ils.

Et que faisons-nous, alors ?

Autrefois, on ne manquait de rien ici, disent-ils, vous avez laissé la richesse partir en fumée.

Que pouvons-nous leur répondre ? Nous les avons mis au monde. Nous avons voté tous les trois ou quatre ans, ensuite plus souvent, parce qu'à la fin, les gouvernements tombaient comme des mouches. Aujourd'hui, plus personne ne souffle mot des élections, tout s'est arrêté. Seul le prêtre fanfaronne encore. Et ici ou là, il reste un violon ou un accordéon. Même sans raison, nous pouvons faire la fête. Aussi longtemps que nous respirerons, nous voudrions manger. C'est notre fête à nous d'être en vie. Même quand l'un de nous pend au bout d'une corde. Le malheur est de toutes les époques, notre vie à nous continue.

À présent, elle est assise dans sa voiture, seule. Nous nous demandons ce qu'elle va faire. Elle a déjà ouvert le capot, mesuré le niveau d'huile, contrôlé le liquide de refroidissement, le bouchon à la main et un œil contre l'orifice, elle a retiré le bouchon du réservoir, s'est jetée de tout son poids contre le véhicule pour le faire bouger et a tenté de discerner, l'oreille plaquée contre le réservoir, le clapotement de l'essence, car elle hésite à faire confiance à la jauge de carburant. Tout semble en ordre et pourtant, la fichue bagnole refuse de démarrer. Aucune trace de désespoir sur son visage pour l'instant, juste de l'impatience qui va peu à peu se transformer en agacement.

Nous connaissons chaque nuance d'impatience, d'agacement, de colère, de désespoir d'un visage. Même quand il est aussi jeune que le sien, nous voyons au travers, il n'y a pas d'âge pour ressentir ces états d'âme.

À son arrivée ici, elle portait un jean qui lui moulait les fesses. Dans ce pantalon, elle rayonnait de détermination, et puis de force et de hardiesse, d'assurance. Mais la chaleur, cette chaleur qui se répète à l'infini chaque jour, sans la moindre brise et avec cette poussière qui se soulève toute seule, elle l'avait sous-estimée. Maintenant, elle porte une jupe qui ne colle pas tout de suite aux cuisses ni ne montre de taches de transpiration embarrassantes. Voilà pourquoi elle a aussi une blouse qui ne couvre pas ses bras ni ses aisselles.

Pour certains, sa présence est une aubaine. La regarder est déjà un plaisir. Nous aurons beau être usés et décharnés, nos genoux auront beau nous lâcher, et notre dos, nos épaules et nos yeux ; la dernière chose qui nous désertera sera le désir.

Elle ne semble guère se soucier de nous. Elle surgit là où l'on meurt. C'est son bon droit. Mais en retour, nous nous réchauffons à sa vie. Elle ne paraît pas s'en rendre compte, tout absorbée qu'elle est par ses propres occupations. Elle fait des photos. Elle veut figer ce qu'elle voit. Un point commun qu'elle partage avec la mort dont elle raffole tant. La mort prend une vie telle quelle, sans en changer un iota, une seconde, une pensée, un geste. Elle l'achève de manière définitive. Point. Pour toujours. Non, l'éternité n'est pas accordée à la plupart d'entre nous. Après la mort, les souvenirs se convulsent encore un peu dans la tête de la famille, des voisins, des amis, puis tout est fini.

Fini.

Elle a cessé de scruter l'horizon. Elle a posé l'appareil photo près d'elle sur le siège passager, elle est assise au volant, les deux portières toujours grandes ouvertes. Il doit faire chaud sous sa jupe et ses aisselles, elle ouvre et referme ses jambes plusieurs fois comme les battants d'un soufflet, bat des bras telle une poule à qui l'on aurait rogné les ailes. Elle ne tient plus en place. Nous nous y attendions. Elle tapote sur son téléphone, qui repose devant elle, contre le volant.

Tout ça pour rien, pense-t-elle.

*

Pas de réseau. Peut-être devrais-je marcher un peu, si ça se trouve je suis au seul endroit sans connexion, un angle mort accidentel où je viens d'échouer.

Bien sûr, il fallait que l'auto me lâche maintenant, par cette chaleur. Même quand on reste assis sans bouger, la touffeur s'alourdit d'un gramme par seconde. On le remarque à peine, mais au bout d'une heure, elle pèse près de quatre kilos supplémentaires.

Écrasante.

Je ne peux pas m'imaginer que cette route n'est empruntée par personne, certains jours. Je n'ai pas dit à la veuve où j'allais. Elle me laisse tranquille, se satisfaisant des euros que je lui remets chaque semaine. Je me demande ce qu'elle en fait, on ne trouve pas grand-chose à acheter par ici.

Parfois, je roule jusqu'à la ville la plus proche, un trajet de plus de cinq heures, j'y reste un jour et une nuit, je fais des emplettes et je lui rapporte quelque chose, un balai, une paire de chaussures, un savon, une casserole, pour compléter le loyer.

Au début, elle a résisté, sans doute trouvait-elle mes gestes humiliants. Pour le balai, j'ai affirmé que j'en avais besoin parce que la poussière me gênait. Elle a accepté. Elle m'a laissé balayer les pièces. Il a fallu plusieurs jours pour qu'elle le prenne elle-même en main.

Nous parlons peu.

Il est vrai qu'il n'y a pas grand-chose à dire. Tout se déroule entre activités à heures fixes. La fin de l'histoire dont on a tant discuté à une époque paraît être en train de se produire ici. Ou alors elle se perçoit en trous. Une sorte de Creutzfeldt-Jakob de l'histoire. Apparemment, ils ne semblent guère s'en soucier.

En ville, je descends dans un hôtel, je reste longtemps sous la douche et je développe les photos. Ma salle de bains est ma chambre noire. Le numérique ne convient pas à ce que je veux évoquer. C'est une question de respect envers le sujet. La mort aussi travaille de manière artisanale. J'aime tenir les négatifs dans mes mains, les brandir devant une faible lueur.

*

Elle est coincée.

L'atmosphère doit être étouffante là-dedans, chargée d'odeurs et de sueur. Nous avons le temps, nous patientons. Si elle a raison et que l'histoire s'arrête ici, alors peu importe ce qui lui arrivera. Elle n'a pas besoin de nous, mais de nos images. Son image à elle ne nous apporte rien, contrairement à sa présence vivante, ardente. Quelle que soit la façon dont elle l'enveloppe.

Voyons, elle hésite, sort de la voiture, jette de nouveau un œil sous le capot, contourne le véhicule, s'assied sur le pare-chocs arrière, regardant droit devant elle, c'est de là qu'elle vient, aucune aide ne surgit. Elle se redresse, reprend le volant, tripote le tableau de bord et de la musique se fait entendre. Ce n'est pas la radio, mais son téléphone qu'elle a branché sur les haut-parleurs de l'auto. Les Rolling Stones, les Doors, l'un de ces groupes morts. Ses hanches se balancent en rythme. Que peut-elle faire d'autre ? L'impatience croît lentement.

Jusqu'à présent tout baigne, ça aurait dû être son quatorzième défunt, le dernier était une femme. Elle est arrivée tôt, le prêtre était encore dans la maison. Elle a attendu tout un après-midi dehors. Elle contemplait le ciel, la façon dont les nuages se formaient à l'horizon, blancs et d'un jaune pâle tirant sur le sable. Une chèvre bêlait, espérant être traitée, mais elle n'a pas bougé d'un pouce, elle n'a jamais tenu entre ses doigts le trayon d'une chèvre, bien sûr. Elle a attendu, avec patience, la mort ne déçoit jamais. Elle a pris son appareil photo, l'a fixé sur son pied, a regardé longuement à travers l'objectif, a relevé un peu le trépied, déplacé un peu l'appareil, regardé à nouveau dans l'objectif. Elle a pris en photo la cour où deux poules noires picoraien près de l'abreuvoir vide de l'âne qui courbait la tête sous son auvent, avec en arrière-plan la poussière et l'horizon aux nuages naissants, au loin. Une belle photo peut-être, le lieu où l'on attend la mort. Elle en a pris une deuxième, à l'arrière de la maison. Elle a fait le tour en silence, comme un chat, avec le trépied, et le rituel s'est répété, regarder, balayer des yeux, tourner l'appareil, déplacer le trépied, et puis regarder encore pour enfin capturer la scène, un quart d'heure plus près de la mort, l'âne toujours sous son auvent, mâchonnant une racine amère. Ensuite, elle a attendu. Jusqu'à ce que tout soit fini.

Le prêtre s'est incliné en sortant de la maison. Une porte basse, elle aussi a dû se pencher, mais pour entrer. Elle a salué le prêtre avec amabilité.

L'ange de la mort, a-t-il répondu d'un ton railleur. Son visage a esquissé une grimace triomphante. Comme si, avec l'aide de son dieu, il avait personnellement donné un coup de main à la mort.

Elle a présenté ses condoléances à l'époux, lui a glissé un billet dans la main. Elle a incliné la tête et est entrée dans la chambre mortuaire. Elle s'activait depuis dix minutes, quand les embaumeuses ont pris la relève. Elle a humblement rassemblé son appareil et le trépied, a remercié le mari et est partie.

Si elle avait pu photographier l'odeur du cadavre, elle l'aurait fait, tant elle paraissait déterminée. Elle a jeté un dernier regard par-dessus son épaule vers la maison, comme si elle craignait qu'elle ne s'effrite derrière elle. Sans doute n'aurait-elle pas trouvé cela bien grave, elle l'avait immortalisée à deux reprises. Elle est montée dans sa voiture, qui fonctionnait parfaitement, et elle est partie. Quand la femme a été enterrée le lendemain, elle était de nouveau là. Discrète, en arrière-plan. Venait-elle écouter si un nouveau décès se préparait quelque part ? Elle a été la dernière à jeter une fleur desséchée dans la fosse. Impossible de deviner ce qu'elle pensait de la mort ou de la défunte.

Nous nous poussons du coude, à la voir assise dans sa voiture, en train d'écouter Gimme Shelter. La chaleur torride à cette heure lui ronge la peau. Aucune aide en vue dans les champs ni sur les routes. Elle rejette sa tête contre le dossier du siège. Sa gorge légèrement tendue, crispée, brillante. Le genre de détails photographiques qui nous indiffèrent. Ils sont là, mais il suffit d'un geste pour les balayer aussitôt.

Nous la voyons se dire, je dois prendre une décision.

*

Ou bien je m'accorde encore une demi-heure et j'attends qu'elle soit passée, ou bien je verrouille tout de suite la voiture, je prends tout ce que je peux emporter, et je pars.

Dans ce cas, le mieux est de suivre la route en direction de la Ferme aux pierres et de faire une croix sur le défunt pour aujourd'hui. Évidemment, ils vont s'empresse de démonter l'auto. Quand je reviendrai, je ne retrouverai qu'une poignée de vis et de boulons. Et tout le monde se protège, je ne saurai jamais qui a pris quoi. J'arriverai chez la veuve, fatiguée et les pieds endoloris. Où est la voiture, demandera-t-elle. Elle regrettera aussitôt de ne pas s'être fait elle-même de l'argent avec les pièces, le véhicule a traîné des nuits entières sans surveillance dans sa cour.

Peut-être cette panne est-elle le signal que je dois en rester là, après tout, j'ai déjà un joli nombre d'images. Rentrer chez moi où je suis en sécurité, pour exposer mes photos. Il y a là-bas suffisamment de personnes qui n'ont que l'art pour tout aperçu du monde. La veuve saura me dire qui peut réparer la voiture.

Je pourrais aussi appeler un taxi dès que j'aurai du réseau. Mais il est hautement improbable qu'un taxi viennois me cherche dans ce trou paumé, à moins que je ne sois prête à payer très cher.

*

Il est possible que des heures ou même des jours se soient succédé dans son esprit, elle est capable de franchir de longues distances et périodes avec son cerveau, mais en réalité, quelques minutes seulement se sont écoulées. Elle est toujours assise au volant, la tête renversée, les haut-parleurs crachent 19th Nervous Breakdown des Rolling Stones. Ses doigts pianotent machinalement en rythme sur le volant. Sa gorge tendue, sa peau, les gouttelettes de sueur, son menton, ferme, lisse, tous les détails photographiques sont encore là, le ciel de fer, la poussière de plomb, le silence, pas même un scarabée qui rampe. Elle ne peut pas tout savoir. Elle observe autour d'elle comme une caméra, pas comme un chasseur, pas comme une proie, pas comme un animal. Elle ne connaît pas la région par cœur. Elle ne verrait pas quelqu'un qui surgirait par hasard, dans un repli du paysage, dans sa direction, et qui pourrait l'aider. La chance pourrait soudain tourner, après tout c'est un être humain.

À présent, elle descend du véhicule, elle veut prendre une décision, semble-t-il, trancher le nœud gordien, elle regarde encore autour d'elle, une dernière fois, espérant détecter du mouvement, mais de façon

fugace, désordonnée, parce que ses yeux n'attendent plus rien, et effectivement elle ne remarque rien, son esprit est déjà absorbé par le problème de ses affaires sur la banquette arrière et dans le coffre, comment va-t-elle réussir à tout porter, comment va-t-elle les fixer sur son dos et les tenir dans ses bras, combien de temps va-t-elle parvenir à marcher ainsi et quelle direction doit-elle suivre. Près de la route principale serpentent de petits sentiers qui pourraient faire office de raccourcis. Peut-être. Mais quel sentier ? Dans son monde à elle, tout est différent, les maisons sont dotées d'un numéro, on appelle un taxi pour se tirer d'affaire.

Elle déambule autour de la voiture, ressaisit son appareil, cherche le bon angle, photographie l'auto, de face, de dos, de profil. Elle ne prend pas de belles photos, mais des clichés fonctionnels censés démontrer que le véhicule est certes poussiéreux et sale, mais pour le reste encore en bon état, les phares ne sont pas cassés, les essuie-glaces sont en place, les rétroviseurs latéraux, les pneus sont intacts, à peine une petite bosse sur l'aile et une rayure sur une portière causée par des impacts de graviers, c'est tout. Elle prend aussi des photos du tableau de bord, des sièges, de la banquette arrière. Pour l'assurance. Elle ne se fait pas d'illusions, elle est venue ici à ses risques et périls, mais après tout elle a son appareil sous la main et, si un employé de la compagnie d'assurances s'avisait de lui réclamer des preuves, elle ne se le pardonnerait pas. Elle ne veut pas laisser passer sa maigre chance d'obtenir réparation à cause de son étourderie. Vous imaginez !

Ces actions lui permettent aussi de gagner du temps. Afin de repousser le départ. Et nous la comprenons, elle s'est aventurée ici toute seule. Elle porte dans son cœur une mission que nous ne saisissons pas, mais qui lui insuffle force et conviction. Même si nous ne lui parlons pas beaucoup, nous lui sommes reconnaissants. Nous devinons que sa vie est sur d'autres rails que la nôtre, mais nous notons aussi qu'elle ne sait pas lire le paysage, elle ne peut que le photographier. Elle examine sa voiture et ne remarque pas qu'une petite charrette tirée par un âne s'approche.
